

QUELQUES NOTES SUR LE LIBRO DE BUEN AMOR

Les Clásicos Castellanos viennent de nous donner une nouvelle occasion de relire l'inépuisable Libro de Buen Amor en offrant au lecteur une nouvelle édition de ce texte due à Jacques Joset, et qui remplace dans cette même collection l'édition déjà ancienne de Julio Cejador. La présentation externe de la nouvelle édition ressemble à l'ancienne, mais dès que l'on ouvre le premier tome, on voit que l'érudition moderne a permis au nouvel éditeur du LBA d'expliquer bien des choses que Cejador avait laissées dans l'ombre ou n'avait pas comprises. Après les éditions de Chiarini, de Corominas et les travaux de Margherita Morreale, la tâche était ardue. Jacques Joset a mis à profit les découvertes de ses prédécesseurs et a même, sur certains points, éclairé ce texte difficile d'un jour nouveau. C'est donc avec un vif plaisir que nous avons repris la lecture du LBA en conservant à portée de la main les précédentes éditions précitées et l'édition synoptique due à Manuel Criado de Val et Eric W. Naylor. Nous avons rendu compte de l'édition de Jacques Joset dans les Cahiers de linguistique hispanique médiévale (1979). Notre propos ici-même est différent ; nous voulons faire connaître quelques unes de nos notes de lecture, au fil du texte, sans prétendre d'ailleurs résoudre toutes les difficultés qui demeurent, aussi bien quant à l'établissement du texte lui-même que quant à son exacte compréhension. Qu'on nous excuse si nous répétons parfois des choses que nous avons déjà exposées en d'autres lieux. En général nous essayons d'apporter du nouveau, de préciser notre pensée. Par S,G,T, nous désignons les manuscrits de Salamanque, celui dit de Gayoso, celui de Tolède ainsi qu'ils sont transcrits dans l'édition Criado de Val et Naylor (Clásicos Hispánicos, Madrid, 1965).

103b. Joset choisit d'écrire juegomaña en un seul mot. En fait Margherita Morreale était peu affirmative quant à cette graphie (BRAE, 1968, p.289). Nous considérons maña comme un attribut de juego. Covarrubias, dans son Tesoro, s.v. maña, nous donne le sens de l'expression : "Proverbio : Hazer del juego maña, quando uno dilata la conclusión de un negocio, porque conoce que le han de condenar". Correas, dans son Vocabulario (ed. Madrid, 1924, p. 589) donne la

définition suivante : "resolver la cosa de manera que ni se pierde ni se gana". On lit, sous la plume de Villasandino, Cancionero de Baena n°78 : "Mercet vos demando con buena entencion / Que non me fagades este juego maña." Nous comprenons : "ne vous moquez pas de moi en faisant traîner l'affaire en longueur". On peut comprendre le vers du LBA : "elle s'éloigna de moi et se moqua de moi en me lanternant".

121d. Joset constate que "los eruditos no concuerdan en el sentido del mal de la cruzada". Nous oserons formuler une hypothèse. Par cruzada on peut entendre 'crucifixion, mise en croix'. Le mal de la cruzada évoque, croyons-nous, la douleur ressentie par celui qui est crucifié. Ne peut-on pas traduire les vers 121c,d comme suit : "Mon compagnon adorait la Croix de près, et moi je n'avais garde d'une douloureuse mise en croix" ? Ferrand Garcia adore la Croix (la boulangère du nom de Cruz) et pendant ce temps l'auteur supposé du poème est crucifié, souffre un martyre auquel il ne s'attendait pas. Cf. v.112d : "yo cruziava or ella, otro la avía baldía". On n'arrivera pas à expliquer ces vers si on continue à y chercher une allusion aux Croisades.

290b. Le ms.S porte : "das al cuerpo lazeria, trabajo sin razon". Corominas, dans son édition critique ponctue le vers comme suit : "das al cuerpo lazeria, trabajo, sinrazón". En note il déclare : "M: Morreale (BRAE xliii 266) quiere leer sin razón 'sin motivo'. Puede argumentarse en los dos sentidos". Jacques Joset adopte la leçon sin razón (en deux mots). Nous pensons que c'est la meilleure. Mais on peut comprendre le sens autrement. Nous comprenons sin razón : "sans mesure, d'une façon déraisonnable".

210c. Joset écrit : "corazón sin cuerpo debe de significar 'corazón sin gufa, sin apoyo, andando por acá y por allá". Nous rappellerons que l'Amour enlève le coeur d'une personne pour le porter à une autre. Les troubadours n'ont cessé d'exprimer cette idée. Le coeur dérobé, retenu dans les chaînes de l'Amour, est alors sin cuerpo.

214c. Il nous semble utile de signaler que le mot orgullia ne signifie pas 'orgueil' mais plutôt 'emportement, violence, outredouceur'. L'orgueil, le péché capital, reçoit le nom de soberbia.

302a. Le cheval, pris de peur, a dû fuir et aller boire de l'eau fraîche : fuyó a aguas vivas. Il avait trop mangé et il eut les avives. D'où les mots venternía 303a et beverría 303b. Littré, s.v. avives, déclare : "On croyait que les chevaux contractaient cette affection en buvant les eaux vives." Covarrubias définit ce mal : "Cierta enfermedad que da a las bestias en la garganta que las ahoga..." mais il ne dit rien sur les causes de ce mal. Corominas se voit obligé de corriger le vers : "fuyó com'aguas vivas". Il comprend "con la rapidez de las aguas vivas o torrenciales". Nous pensons, comme Joset : "A pesar de todo, lo más natural sería una a de movimiento después de fuyó."

321a. On est surpris à la lecture de la note de Joset : "Los que trataron de buscar fuente al cuento de Juan Ruiz tuvieron, hasta ahora, que confesar su ignorancia". Ceci pourrait faire croire que Juan Ruiz a inventé la matière du conte. Léopold Hervieux, dans Les Fabulistes latins, Firmin Didot, Paris, 1884, t.II, p. 721, édite le texte d'un De lupo et vulpe judex simius (Romuli Monacensis Fabulae, n° XIX). Phèdre est l'auteur d'une fable sur ce sujet, qu'il donne comme étant d'Esopé. Voir Phèdre, Fables ésopiques par Louis Havet (Paris, Hachette, s.d.), p. 37 : "Le loup plaidant contre le Renard par devant le Singe". Cejador a été mieux inspiré en écrivant : "Crítica burlesca de los procedimientos judiciales, bordada sobre la fábula de Pedro Lupus et vulpis, giudice simio, y que recuerda el Processus Satanae contra virginem Jesu giudice, cuento escrito por un italiano en el siglo XIII, y conocido por Berceo en el segundo de sus Milagros de Nuestra Señora." Corominas renvoie à Lecoy : "Le 130 enumera rápida y brevemente las fuentes de este episodio en la literatura fabulística europea ; la semejanza con ellas es vaga y muy imperfecta." Juan Ruiz a une source et, comme il le fait souvent, il donne une couleur hispanique à son récit, montrant sa connaissance de la justice de son temps. Au sujet de ce vers 321a une remarque s'impose : on serait tenté de corriger et de remplacer vezina par vezino. En effet la Renarde a volé le coq de don Cabrón (327a). Cependant le vers 366c nous empêche de faire cette correction : "mas mando que non furte el gallo a su vezina". Quand on vole chez la voisine on vole chez le voisin. La vezina est l'épouse de don Cabrón. Mais le véritable propriétaire est le Loup, puisque don Cabrón n'est que vasallo.

323b. On peut être surpris par cet emploi du verbe ver. Aut. s.v. ver "en lo forense vale asistir a la relacion de algun pleito, è informe del derecho de las partes para la sentencia".

324b. Joset adopte la forme acta qui se trouve dans le ms.S : acta e byen formada. Il s'agit de qualifier une requête, demanda. La même expression figure dans le ms.G au vers 352b sous la forme : abta e bien formada. Cette leçon abta est, de toute évidence, une forme de apta. Elle est préférable à acta. On lit dans le Cancionero de Baena 377 : "en esta demanda / abta e formada como la ley manda". Littré, s.v. apte, déclare : "terme de jurisprudence. Qui a les qualités requises.". Juan Ruiz a prouvé qu'il connaissait parfaitement le vocabulaire de la procédure ; il a dû écrire apta.

406b. On peut voir dans ce vers un écho du Pseudo-Caton I, 28 : "fistula dulce canit, volucrum dum decipit anceps". La même source explique ce passage de l'Arcipreste de Talavera : "Como dize Caton : Dulcemente canta la caña quando el caçador dulçemente cantando con tal engaño toma el ave".  
(cap. IV)

433b. Cejador, Corominas et Joset adoptent la leçon claras, épithète de pestañas. Quelles que soient les tentatives d'explication il faut bien reconnaître qu'on ne connaît aucun exemple de pestañas claras, alors que les ojos claros abondent dans la littérature. Nous adopterons le texte du ms. G, en remplaçant claras par claros : "ojos grandes, someros, pintados, rreluzientes, / e de luengas pestañas ; bien claros, paresçientes".

434a. Joset fait de afilada un équivalent de 'adelgazada'. Nous comprenons 'rectiligne'. La belle n'a pas un petit nez mais un nez parfaitement droit.

439b. Cejador voyait dans le mot cotas un équivalent de 'altozanos'. Corominas comprend 'cotarros'. Les entremetteuses vont partout (andan por todo el mundo). Elles vont dans des lieux publics (plazas) et aussi dans d'autres qui le sont moins, fermés à bien des gens (cotas).

441a. Le ms.S, unique pour ce passage, porte : "E busca mensajera de unas negras pecas". Corominas propose : "de unas negras pecaças". Comme la rime voudrait un mot terminé par -ata, Joset a écrit pegatas. Une forme pegato signifiant 'cra de pega' existe. Voir V. García de Diego, s.v. pica, Diccionario etimológico español e hispánico (Editorial SAETA, Madrid, 1954). L'entremetteuse est comparée à une petite pie - de là son nom de Urraca - à cause de la couleur noire et blanche de ses vêtements, et aussi de sa cupidité.

458b. Corominas et Joset conservent ronco dans ce vers "ronco era el otro / de la pierna contrechó". Corominas cependant déclare : "Ese ronco de G bien podría ser lo que escribió el autor ". Le second hémistiche du vers explique le premier. Le v. 461d ne prouve guère, l'enrouement du personnage est passager. N'oublions pas que ranco (ou renco) est presque synonyme de coxo et celui qui est appelé coxo aux vv. 462a et 466c peut se voir qualifié de ranco (ou renco) au v. 458b. Le proverbe "de padre coxo hijo renco", cité par Aut., confirme notre hypothèse. Le texte primitif portait-il ranco ou renco ? Le rato du ms. G nous fait pencher vers le mot ranco, comme Chiarini.

607b. Nous comprenons "mis ojos non paresçen" : mes yeux ne brillent pas, sont ternes. Le verbe parecer signifie "avoir de l'éclat".

991c. Joset écrit cuesta lada donnant à l'adjectif lado son sens propre. Nous préférons voir dans cuestalada une variante de costalada, mot qui signifie "chute sur le dos ou sur le côté". Ce dérivé de costal ne contient pas l'adjectif lado mais le suffixe -ada.

1037b. Le mot toca ne rime pas avec cota, et de plus il est difficile de donner un sens à ce vers. N'y avait-il pas primitivement coca ? Les deux vers : "e dam buena toca / listada de coca" ont un sens si l'on donne à coca le sens du latin coccum : écarlate, cochenille. Listado de précède un nom de couleur ou d'étoffe de couleur.

1078d. Joset a raison d'écrire : "hace falta registrar ejemplos de sopesar : molestar". A défaut de sopesar nous citerons un exemple de sospesar pris au Cancionero de Baena 435 . "symple, modorro / que ansy te sospeso". Le sens de ce verbe semble être "invectiver, défier".

1223b. Joset, en note, écrit : "alcarias : 'alquerfas'". Corominas, pour expliquer ce même vocable, propose : "alquerfa, aldehuela". Le mot avait un sens plus large au Moyen Age qu'aujourd'hui. Le DRAE, s.v. alquerfa remarque que "también se da este nombre a un conjunto de dichas casas".

1226a. Dans la note à ce vers, Joset donne grajo comme équivalent de gayo. L'animal connu sous le nom de grajo est un oiseau noir. César Oudin, Tesoro, déclare : "gayo, m. un geay, oiseau". Corominas nous dit : "gayo arrendajo".

Le geai, oiseau au plumage bigarré, est ici en bonne compagnie avec le mélodieux rossignol. María Brey Mariño, dans sa version modernisée du LBA, ne rend pas exactement l'intention de l'auteur en écrivant "recibenle las aves, gallos y ruiseñores".

1246b. Les trois manuscrits, à un détail orthographique près, portent : "todos ynojos fincados". L'hémistiche étant hypermétrique, Corominas a corrigé de la manière suivante : "todos, inojo-incados". On peut se demander si la correction la plus judicieuse ne serait pas d'écrire : "todos hinojos fitos". A côté de fincado existait un participe fort fito. On trouve "hinojos fitos" dans le Cid 2030, 2039 et chez Berceo, San Millán, 187. De plus, hito est attesté dans le LBA au vers 300b.

1251d. Ce vers "tienen grand la galleta e chica la campana" demeure énigmatique. Corominas et Joset comprennent que les moines boivent beaucoup et prient peu. Cette interprétation ne s'accorde guère avec ce qui est dit aux vers 1252c, d. Les prêtres séculiers veulent dissuader Don Amor d'aller se loger chez les moines. La vie de ces derniers est trop austère pour un personnage comme Don Amor. Le vers ne voudrait-il pas, au contraire, signifier "ils ont de grands pichets, mais ne donnent que peu à boire" ? Cf. 1252c : "tienen cozinias grandes, mas poca carne dan".

1278c. Pour expliquer vigas de gaula on a recours au fr. gaule. On peut avoir recours à gable, mot français qui est à l'origine de l'esp. gablete. Littré, s.v. gable, cite une définition due à Violllet-le-Duc : "terme de charpenterie appliqué à la maçonnerie : le gable est originairement la réunion, à leur sommet, de deux pièces de bois inclinées." Ces pièces de bois devaient être fort longues, comme le "luengo madero" du vers 1271c.

1282d. Le sens figuré de pujar el avena est évident dans le Cancionero de Baena 554 ^ "buen señor, desde ab inicio / en luna menguante o llena / do mucho puja el avena / cogen fruto de forniçio".

1291a. Joset pour expliquer enxerir renvoie au v. 45b où ce verbe a une valeur figurée. Ici il a le sens matériel de "greffer" avec un morceau d'écorce pris à un autre arbre.

1313b. Corominas explique mover ainsi : "se fue por su camino". Joset ne donne aucune explication. Nous comprenons le verbe mover au sens de "lever le camp", ou "se mettre en mouvement".

1319c. Joset a raison d'écrire : "verso de interpretación dudosa". Que représente le pronom la ? Nous croyons qu'il faut lui attribuer une valeur neutre. Cf. "el más diestro la yerra". Ce qui correspond au français : 'il n'y a si bon cheval qui ne bronche". Comprendons : ella non la erró : elle (la veuve) n'a pas marché, e yo non le pequé : je ne l'ai pas fait pécher.

1326b. Primitivement le vers devait avoir la forme suivante : "Señora, pues no digo / de casamiento far" ce qui rendrait plus clair le vers qui suit.

1327a. Le second hémistiche a une syllabe de trop. Nous proposons de supprimer mal et de lire : "ca mas val buen amigo / que marido velado". Le seul mss. conservé S porte le mot mal. Joset ne corrige pas le second hémistiche puisqu'il admet ce qu'il appelle "versos híbridos" (voir l'Introduction à son édition, p. XXXIII). Nous comprenons : "car mieux vaut un amant sincère qu'un mari légitime". L'adjectif mal atténue un peu l'audace de l'affirmation. C'est le mal de mal casar du v.1326c qui aura conduit un copiste à ajouter mal au v. 1327a.

1327d. Le second hémistiche est hypermétrique. Nous proposons de lire : "sobre todo esmerado." Notre hypothèse nous semble préférable à celle de Corominas, qui consiste à modifier l'ordre des termes : "muy cortés, sobre todos, loçano e esmerado !".

1329d. Il est bien difficile de croire que apodas soit une seconde personne d'un verbe apodar. Il semble préférable d'y voir une locution adverbiale équivalente de apodo (ou a podo), dérivant du latin putare. Cf. a escuso / a excusas. Cette locution adverbiale signifierait 'por cálculo, por reflexión'. Corominas, DCELC, s.v. apodar admet cette solution.

1483a. El fuero désigne ici l'usage, la coutume et non une loi du code de l'amour courtois, comme le dit Joset. Cf. v. 351c, où fuero s'oppose nettement à derecho, droit écrit.

1632a. Le mot licionario est, comme le fr. lectionnaire, un terme de liturgie. Juan Ruiz veut surtout évoquer un gros livre, par opposition au bréviaire, qui est un petit volume. L'auteur du LBA veut nous dire que la partie sérieuse de son livre l'emporte en quantité sur la partie qui l'est moins.

1636a. Le serviste, dans l'édition de Joset, n'est qu'une faute d'impression pour servirte.

1704d. Correas, dans son Vocabulario, enregistre : "dar una vuelta. Por zurra...". On voit que le trésorier de Talavera menace l'archevêque de mort.

1709b. Corominas fait des clerizones des "clérigos de menor cuantía". Le Diccionario de Autoridades précise qu'il s'agit de clercs qui ne sont pas tonsurés : "comunmente se llama assi al que trahe habitos Eclesiasticos sin ser Sacerdote o tener alguna de las Ordenes mayores". Le contexte montre bien qu'il ne peut s'agir d'enfants de chœur ! Cf. v. 1235c. Là non plus il ne doit pas s'agir d'enfants. Je signale le fait car le Dictionnaire espagnol français de S.Denis, L.Pompidou et M.Maraval (Librairie Hachette, Paris, 1968) définit clerizón ainsi : "clergeon, enfant de chœur (Hita, Buen Am. 1235)".

Jean LEMARTINEL